

LIVRES

CAHIER F • LE DEVOIR, LES SAMEDI 10 ET DIMANCHE 11 SEPTEMBRE 2016



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Avec *Le poids de la neige*, Christian Guay-Poliquin livre une suite inattendue au *Fil des kilomètres*, en obliquant vers une tout autre direction.

Christian Guay-Poliquin

L'hiver de force

Temps fort de la rentrée, *Le poids de la neige* est un thriller immobile, sombre et hypnotisant

Après un premier roman de la route bien accueilli, Christian Guay-Poliquin explore l'immobilité de la saison blanche dans *Le poids de la neige*. Sombre et hypnotisant.

CHRISTIAN DESMEULES

Le roman nous plonge dans un décor où «*la neige règne sans partage*», un univers dans lequel les jours et les nuits se suivent et se ressemblent. À une heure de marche d'un village sans nom, installés dans la véranda chauffée d'une grande maison abandonnée, deux hommes liés par un pacte flou espèrent passer à travers l'hiver. Sans jamais savoir ce que le printemps va apporter — la liberté retrouvée ou la fin du monde.

Avec *Le poids de la neige*, Christian Guay-Poliquin, né à Saint-Armand en 1982, livre une suite inattendue au *Fil des kilomètres*, son premier roman paru en 2013 — repris en France

chez Phébus avant d'être aujourd'hui réédité chez BQ. Au roman de la route vient succéder une sorte de thriller introspectif et immobile enfoui dans la blancheur de l'hiver québécois.

Le fil des kilomètres racontait le périple hasardeux d'un mécanicien travaillant dans l'Ouest canadien qui prenait la route pour aller au chevet de son père qu'il n'avait pas revu depuis dix ans. Dans un contexte apocalyptique — panne d'électricité généralisée, pénuries d'essence et de nourriture, insécurité permanente —, il entreprenait la traversée du continent vers l'est. Sur sa route, des villes à l'abandon, des communications coupées, des milices improvisées, une atmosphère de guerre civile.

Vingt mille lieues sous l'hiver

Au bout de 4736 kilomètres, le cauchemar se poursuit dans *Le poids de la neige*. Mais s'il se décline cette fois sur un mode contemplatif, dans la douleur et dans l'attente, il reste presque aussi tendu.

Extirpé de la carcasse de sa voiture après

avoir subi un sévère accident alors qu'il était presque rendu à destination, les deux jambes fracturées, le narrateur d'une trentaine d'années passera les semaines qui vont suivre dans un état de semi-conscience, assommé par les antidouleurs, ayant perdu la notion du temps et, plus encore, le goût de la parole. «*La plupart du temps, je rêvais qu'on me tenait au sol et que quelqu'un me coupait les jambes. À coups de hache. Et ce n'était pas un cauchemar. Je me sentais soudain libéré.*»

Obsédé par l'idée d'aller retrouver en ville sa femme gravement malade, à qui il avait fait la promesse de revenir, le vieux Matthias a la charge de s'occuper du blessé et de sa lente rééducation. En échange, on lui a offert une place dans le convoi spécial qui doit partir au printemps vers la métropole. «*Tu es mon obstacle, mon contretemps. Et mon billet de retour*», lui répète-t-il, prenant soin de lui rappeler qu'il n'est ni son médecin ni son ami, encore moins son père.

VOIR PAGE F 2 : HIVER



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

La poète et romancière Louise Dupré

POÉSIE

Le pari vital de Louise Dupré

La main hantée affronte le mal du monde, avec sang-froid et affliction

HUGUES CORRIVEAU

Toute question posée à la face noire du monde comporte sa part de risque, risque que ne refuse pas de courir la poète Louise Dupré dans son nouveau recueil, *La main hantée*. La voix poétique y affronte l'horreur avec une détermination sans faille, tient le pari de tenir tête à la mort qui appelle au silence les mots, se fait un devoir de parler. «*Comment écrire je si on ne croit plus en l'espèce humaine?*», «*quel amour offrir / à la face carbonisée / du monde?*» se demande-t-elle, avec la volonté obstinée d'y croire, de trouver une réponse à la catastrophe contemporaine, de défendre la pertinence de dire sa propre vérité en regard de ce qui pourrait abîmer le désir.

Les textes, qui se partagent en six parties, dont trois fois dix-neuf pages en vers libres et trois fois dix poèmes en prose, vibrent comme s'il fallait que ces deux souffles poétiques scandent la parole à la fois réflexive et imagée. *Plus loin que les flammes*, qui est paru en espagnol sous le titre *Mas alto que las flamas* (traduction de Silvia Pratt, Mantis Editores, 2015), a d'ailleurs valu à Louise Dupré le prix Jaime Sabines/Gatien Lapointe 2016, qui lui sera remis au Mexique à la fin du mois d'octobre.

Tout le recueil s'inscrit à partir d'un rapprochement audacieux entre la responsabilité impartie à qui décide de l'euthanasie d'un chat et à qui admet la perpétration des viols, meurtres, infanticides ou suicides qui obscurcissent la toile marquée de l'Histoire. Ainsi, la voix poétique confie son désarroi au moment de conduire le chat aimé chez une vétérinaire : «*tu ne sais pas de quel droit / tu as décidé / de sa fin // de quel droit / tu te prends pour Dieu*». La radicalité de cette approche ne remet jamais en question la possibilité qu'un tel geste soit motivé par la bonté éventuelle de cette décision, par le désir de surseoir peut-être à des souffrances indues. On a l'impression que le recueil aurait pu s'inscrire dans le débat de la délicate question de la pratique du suicide assisté. Mais la poète offre plutôt à notre réflexion ce qu'implique la mise à mort d'un animal en regard de ces autres mises à mort qui accablent le vivant.

Ainsi, cette image animalière en cache une bien plus profonde, clairement énoncée au fil du premier poème du recueil : «*tu l'as fait / disparaître / sans son consentement, ton chat // comme*

VOIR PAGE F 4 : DUPRÉ



Andreï Makine, puissant dans la démesure de *L'archipel d'une autre vie*
Page F 4



Louis Hamelin dans la conscience intime des lieux de **Daniel Canty**
Page F 5

LIVRES

Écrire comme on tend un piège

Manipulation, trahison et vengeance sont au cœur de *L'impureté* de Larry Tremblay

DANIELLE LAURIN



L'auteur de *L'orangerie*, Prix des libraires du Québec et Prix littéraire des collégiens, revient en force trois ans plus tard avec *L'impureté*. Incroyable comme Larry Tremblay a le don de se renouveler!

La force du mal a beau demeurer l'un de ses thèmes de prédilection, c'est dans un tout autre univers qu'il parvient à nous transporter. On quitte la guerre au Moyen-Orient, sa violence, ses atrocités, ses ravages sur les enfants, pour une guerre intime. Une guerre intime qui trouve son dénouement par le biais de l'écriture.

Ce n'est plus le théâtre qui sert d'exutoire, comme pour le héros de *L'orangerie*, mais le roman, cette fois. Un roman règlement de comptes. Reste que le questionnement sur les processus de création et le rôle de l'art persistent. Tout comme celui sur les liens entre réalité, vérité et fiction.

Sont encore présents dans *L'impureté* les mensonges, la trahison. Et le poids de la culpabilité. Comment s'en délester? Comment assumer les actes répréhensibles commis dans le passé? Mais surtout, ce que s'emploie à faire l'héroïne du nouveau roman de Larry Tremblay, c'est d'amener celui avec qui elle partageait sa vie jusqu'ici à reconnaître les torts qu'il a causés. Et de faire en sorte qu'il en pâtisse.

Les morts qui continuent de rôder, d'habiter les vivants: c'est encore là. C'était déjà dans *Le Christ obèse* en 2012. Un roman qui, dans un climat trouble, glauque, mettait en scène un homme tordu, violent. Jusqu'où le mal va-t-il triompher? se demandait-on...

La pureté du cœur existe-t-elle? Et qu'en est-il de l'immortalité de l'âme? Balivernes, tout ça. C'est ce que s'est employé à prouver Antoine dans sa jeunesse. Près de 30 ans plus tard, alors que sa vie lui échappe, il ne sait plus. Il ne sait plus rien.

On pourrait résumer *L'impureté* ainsi. Et de bien d'autres façons. Ce roman ne se laisse pas saisir facilement. Il est loin d'être unidimensionnel, en fait. Car ce roman contient un roman, aussi titré *L'impureté*, qui en contient un autre, intitulé *Un cœur pur*.



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Larry Tremblay raconte une guerre intime qui trouve son dénouement par le biais de l'écriture.

On retrouve les mêmes personnages d'une histoire à l'autre, mais sous différents noms. Les histoires comme telles se recoupent, mais sous différentes versions. Et la fin du livre nous ramène au tout début.

C'est déroutant. Et très habile. Rien à voir avec le choc ressenti à la lecture de *L'orangerie*, si explosif, déchirant, finement ciselé. C'est d'abord par l'entrelacement des différentes couches de récit que *L'impureté* se démarque. Par l'effet mise en abyme, constant.

On ne sait plus très bien par moments où on en est: dans la fiction ou dans la réalité? Mais où se situe la réalité, au juste, puisqu'il s'agit bien d'un roman dans le roman dans le roman? On se fait mener en bateau, ou quoi? Qui manipule qui au bout du compte?

Tentons d'être plus clairs, même si Larry Tremblay fait tout pour brouiller les pistes. Oubliions pour l'instant la première et la dernière page du livre. Entrons dans l'univers d'Antoine, mari d'une écrivaine à succès prénommée

Alice, morte dans un accident d'auto récemment après avoir remis à son éditeur le manuscrit de son ultime roman: *Un cœur pur*.

Nous sommes en juillet 1999. Antoine suit de façon maniaque à la télé et dans les journaux les développements entourant la mort de John F. Kennedy Jr. dans l'écrasement de l'avion qu'il pilotait. Tout pour se distraire, ne pas penser à Alice, à sa mort. Un cœur dur, Antoine: «*Il a horreur de l'exhibitionnisme émotionnel.*»

Il découvre aussi dans les médias qu'un moine bouddhiste, un certain Félix qu'il a connu dans sa jeunesse, s'est immolé sur une île. Ce qui le ramènera bientôt plusieurs années en arrière. Le Félix en question était fasciné par la photo d'un moine bouddhiste qui s'était immolé pendant la guerre du Vietnam...

Entre réalité et fiction

L'évolution de l'amitié entre Antoine et Félix, au début des années 1970, à Chicoutimi, va dès lors faire interruption de façon régulière dans

le récit. À quel point ils étaient différents. À quel point Antoine trouvait Félix naïf: comment pouvait-il être croyant, être convaincu de l'immortalité de l'âme et de la pureté du cœur? Comment pouvait-il continuer à aimer sa belle cousine disparue dans un glissement de terrain à Saint-Jean-Vianney?

On verra comment, perdu dans les vapeurs du hasch, nourri de ses lectures de Simone de Beauvoir et de Jean-Paul Sartre, convaincu de la nécessité de l'amour libre, Antoine en est venu à mener une «*expérimentation existentielle*» au détriment de son ami. Alors que la belle Alice, future femme d'Antoine, a servi d'appât.

Au présent, on continuera d'avoir accès aux états d'âme d'Antoine, veuf, tandis que le roman posthume de sa femme, qu'il n'a pas encore lu, s'apprête à paraître. Intrusion d'une journaliste dans sa vie. Tentative avortée de séduire la belle jeune femme. Article sur deux pages dans les journaux où le mari de l'écrivaine occupe une petite place et fait piètre figure. Aussi: relation difficile d'Antoine avec son fils acteur...

Vient un moment où Antoine ouvre *Un cœur pur* et reconnaît son histoire passée avec Félix, qu'il avait rayé de sa vie. Alice, qui s'y met en scène elle aussi, a changé les noms, trafiqué des événements, mais son mari ne peut que se reconnaître en être manipulateur, sans scrupule.

Dès lors, nous, lecteurs, alternons entre la vie présente d'Antoine qui se délite au jour le jour, sa jeunesse telle qu'il l'a vécue d'un côté et, de l'autre, telle qu'évoquée par Alice dans *Un cœur pur*. Ça fait beaucoup. Mais ce n'est pas tout. Car vient un moment où tout cet échafaudage est lui-même remis en question...

La première page du livre, reprise à la toute fin: là se trouve la clé. On découvre en fait que cette écrivaine, Alice, est encore plus astucieuse qu'on ne l'imaginait. Plus astucieuse, ou plus machiavélique. La vengeance par l'écriture. C'est de cela qu'il s'agit, au fond. Écrire comme on tend un piège. C'est aussi ce que fait Larry Tremblay avec *L'impureté*.

L'IMPURETÉ

Larry Tremblay

Alto

Québec, 2016, 160 pages

Paraît aussi en réédition La hache suivi de Résister à la littéralité (Alto, Coda)

— Québec en toutes lettres.

7^e festival
— une édition noire
29 septembre —
9 octobre

Rencontres | Maison de la littérature

Présentées par LE DEVOIR

7 octobre

Polar, pas polar?

Avec Andrée A. Michaud, Guillaume Morrisette et Marie-Eve Sévigny

Série Noire

Avec Aurélien Masson

Polar suisse

Avec Quentin Mouron, Corinne Jacquet et Florian Eglin

Les personnages récurrents dans la littérature policière

Avec Johanne Seymour, Richard Ste-Marie, Jean Lemieux et Norbert Spehner

Rencontre avec Gary Victor

8 octobre

Polar historique

Avec Jacques Côté, Maryse Rouy et Hervé Gagnon

Polar d'écrivaines

Avec Julie Rivard, Zhanie Roy et Maureen Martineau

Polar politique

Avec Gary Victor, Stéphane Ledien et Jean-Jacques Pelletier

Le polar québécois est-il exportable?

Avec Martin Michaud, Jacques Côté, Louise Alain et Carole Boutin

9 octobre

Polar jeunesse

Avec Camille Bouchard, André Marois et Maryse Rouy

Le roman policier, anatomie d'un genre

Avec Norbert Spehner

En spectacle | Stanley Péan, Gilles Archambault, Louise Dupré, Rober Racine, Chrystine Brouillet, Martin Michaud et plusieurs autres

418 641-6797
quebecentouteslettres.qc.ca
#QCenTL

L'Institut Canadien de Québec

VILLE DE QUÉBEC
l'accent d'Amérique

POÉSIE

ESPACES BLANCS

Paul Auster
Traduit de l'anglais
par Françoise de Laroque
Éditions Unes
Nice, 2016, 43 pages

C'est un tout petit bijou, *White Spaces*, signé par Paul Auster la nuit de la Saint-Sylvestre 1978. Les éditions Unes ont traduit toute son œuvre poétique et donnent en version bilingue cette prose, destinée à la danse. Sait-on que Paul Auster a commencé à écrire en traduisant les poètes Jacques Dupin et André du Bouchet, avant de devenir romancier? «*Une danse pour être lue à haute voix*» le rappelle. Il y a la voix, le corps, la marche, l'espace vide, «*voici une scène où règne l'imprévisible, où la conscience existe, mais pour elle-même, une conscience qui se forme en dehors de toute possibilité de parole*». Hasard. Présence. Visible «*ça*». Le danseur erre, tel l'explorateur de l'Arctique Freuchen, dont Auster invoque le récit. Tant de choses simples dont nous ne savons rien. Sauf que la sensation de danser existe et que «*ce sont des moments de grand bonheur*».

Guylaine Massoutre

RÉCIT

LONGUE MARCHÉ, SUITE ET FIN

Bernard Ollivier (avec Bénédicte Flatet)
Phébus
Paris, 2016, 272 pages

12 000 kilomètres à pied entre Istanbul et Xi'an, en Chine, sur la route de la soie, avaient nourri *Longue marche* (Phébus, entre 2000 et 2003), la remarquable trilogie qu'il avait consacrée à ce voyage audacieux. Quatorze ans plus tard, à 76 ans, cette fois avec sa compagne, Bernard Ollivier a entrepris de compléter en deux temps les 3000 kilomètres qu'il lui restait à faire entre Lyon et Istanbul, ajoutant du coup un quatrième tome. En près de quatre mois, traversant ensemble une douzaine de frontières dans les paysages des Balkans, ils vont s'immerger dans une leçon d'histoire et de géographie. Très vite toutefois va s'imposer un constat prévisible: marcher en couple (ou en groupe) est un frein aux rencontres — des rencontres qui sont souvent la plus grande récompense d'un pareil voyage. *Longue marche, suite et fin* est le récit vivant, mais peut-être pas aussi nécessaire que les premiers, d'un voyageur qui n'avait plus rien à prouver.

Christian Desmeules

HIVER

SUITE DE LA PAGE F 1

Alors que l'essence est devenue rare, que les vivres sont de plus en plus difficiles à trouver, leur survie devient de plus en plus problématique. Ils se mettent à brûler tout ce qu'ils trouvent: meubles, lattes du plancher, bibliothèques, et même les livres — nous offrant au passage une magnifique scène d'autodafé.

Sans la moindre idée de ce qui se passe ailleurs, au village comme dans les grandes villes, plongés dans l'attente, enfouis dans une atmosphère qui oscille entre le ressentiment et la méfiance, les deux hommes partagent le même espace vital, tels deux animaux blessés enfermés dans une même cage. «*Ici, c'est Matthias qui s'occupe de tout. C'est lui qui chauffe le poêle, qui cuisine, qui vide le pot dans lequel je fais mes besoins. C'est lui qui décide, qui dispose, qui assume. Ici, c'est lui le maître de l'espace, et du temps.*»

Blanc comme l'enfer

Seuls au monde tels des naufragés, enfouis «*vingt mille lieues sous l'hiver*», pendant que la neige tombe et menace de tout ensevelir. «*Quand on regarde par la fenêtre, on dirait*

qu'on est en pleine mer. Par-tout, le vent a soulevé d'immenses lames de neige qui se sont figées au moment même où elles allaient déferler sur nous.»

Des mois plus tard, alors que la neige se met à fondre, que des formations d'oies sauvages tracent leur route vers le nord, l'idée d'aller retrouver des membres de sa famille qui se seraient réfugiés dans leur camp de chasse fait son chemin et le pousse à reprendre la route avec ses jambes encore faibles.

Malgré cette matière plutôt contemplative, Christian Guay-Poliquin parvient à nous offrir un récit sombre et hypnotisant. Une histoire attentive à la beauté dramatique et froide du paysage, aux liens sociaux qui se disloquent, au désarroi et à la violence endormie, étouffée par l'hiver mais prête à renaître dès les premiers signes de dégel. Un hymne nordique et l'un des romans les plus forts de cette rentrée.

LE POIDS DE LA NEIGE

Christian Guay-Poliquin
La Peuplade
Chicoutimi, 2016, 312 pages

En librairie le 13 septembre

LE FIL DES KILOMÈTRES

Bibliothèque québécoise
Montréal, 2016, 200 pages

ANTONINE MAILLET

LEMÉAC

Lettres de mon phare

Du haut de sa sentinelle de bord de mer, son repaire d'écriture, Antonine Maillet lance à tout vent une vingtaine de textes au plus près de l'intime à travers lesquels elle dit l'ordinaire et l'extraordinaire des jours qu'elle y passe. Un livre qui se lit à petites goulées, avec l'impression d'entendre une voix rieuse nous le chuchoter à l'oreille.

lemecac.com

Société de développement
des entreprises
culturelles
Québec

LITTÉRATURE



Dans *À l'abri des hommes et des choses*, Stéphanie Boulay mène sa barque comme elle l'entend.

La fuite devant soi

À l'abri des hommes et des choses, un premier roman saisissant pour Stéphanie Boulay

DANIELLE LAURIN

La langue colorée de Stéphanie Boulay. C'est ce qui frappe d'abord, et ce qui frappe ensuite à répétition dans son premier roman, alors que l'auteure-compositrice-interprète des Sœurs Boulay, 29 ans, prête sa voix à une enfant amochée, mésadaptée.

Détournement constant du sens, métaphores incongrues, imaginaire débridé. La jeune narratrice hors norme évolue dans un monde cruel, qui ne lui fait pas de cadeau...

On voit tout de suite une parenté avec *Lavalée des avalés* de Réjean Ducharme et *La petite fille qui aimait trop les allumettes* de Gaétan Soucy. On retrouve aussi quelque chose d'*Et au pire, on se mariera* de Sophie Bienvenu, mais en moins violent.

Le défi pour Stéphanie Boulay dans *À l'abri des hommes et des choses* n'en est que plus grand. Mais elle mène sa barque comme elle l'entend et finit par se démarquer. On en vient à oublier les comparaisons, à se laisser prendre complètement par l'univers qu'elle déploie.

Une cancre, une nulle qui n'a pas toute sa tête, qui n'est pas « vite vite ». Une retardée. C'est ainsi que les autres voient la narratrice. Et qu'elle se voit elle-même, pour tout dire: « *Ce n'est pas facile d'être à l'intérieur de moi, et des fois je préférerais plutôt être à côté pour pouvoir me sauver en criant.* »

Mais quel âge a-t-elle au juste? Elle ne le sait pas elle-même. Chose sûre, elle connaît des transformations physiques hors de son contrôle. « *Mon corps fait des choses que je ne lui dis pas de faire comme grossir à certains endroits, poiler à certains endroits et manger beaucoup. J'ai l'impression de fabriquer du lait avec mes boules. Et mes fesses n'entrent plus dans ma place de causeuse.* »

L'enfance est définitivement derrière elle, même si, elle s'en doute, jamais elle ne pourra se débrouiller toute seule comme une adulte. Elle aura toujours besoin de quelqu'un pour veiller sur elle. Pour l'instant, c'est Titi qui s'en occupe. Titi, c'est sa sœur ou sa mère, va savoir. Mystère qui ne sera résolu que vers la fin de l'histoire.

Mais cette Titi n'est pas de tout repos. Disons qu'elle est du genre bipolaire. Elle doit « manger » des pilules, surtout l'hiver, pour éviter de sombrer dans la déprime. Et elle menace à tout moment de sacrer son camp, d'abandonner sa protégée. Il arrive d'ailleurs qu'elle parte en cavale avec une personne de « race » masculine.

Toutes les deux vivent

isolées, dans une maison « *pas propre propre* », en marge d'un petit village traversé par une rivière. Mis à part une ado déficiente pot de colle, seule une certaine Elène, psy ésotérique

« **Ce n'est pas facile d'être à l'intérieur de moi, et des fois je préférerais plutôt être à côté pour pouvoir me sauver en criant** »

compatissante, semble se préoccuper de leur sort. Heureusement, car les « *chefs du monde* » pourraient bien débarquer et décider de s'emparer de l'enfant pour l'emmener Dieu sait où.

La peur de l'abandon. Et par conséquent le manque de confiance envers les autres: c'est ce qui ronge la petite à l'intérieur. Tout autant que le manque de confiance en elle-même. L'envie de mourir la guette. Ira en grandissant chez elle un désir de fuite.

Question de contraste

Bref, pas très réjouissant comme contexte. Portrait d'ensemble plutôt noir, on l'aura compris. Mais pas de misérabilisme pour autant. Cela tient à la candeur de la narratrice. À la fraîcheur qu'elle dégage dans sa « *crochure* », malgré le combat incessant qu'elle doit mener contre elle-même et le monde qui l'entoure. Tellement attachante, cette petite. Et drôle, malgré elle.

En ce qui la concerne, tout est toujours à prendre au pied de la lettre. À l'excès. Un exemple parmi d'autres: « *Titi avait fait réparer la bagnole et ça lui avait coûté un bras et une jambe, qu'elle répétait, mais ses membres étaient encore en place comme je les connaissais.* »

Cette façon de faire peut sembler surfaite par moments, un peu trop appuyée peut-être. Mais cela permet aussi de faire contraste avec la noirceur de l'histoire, justement. Et c'est ce contraste, ce contre-poids à la situation désespérante de la narratrice, qui donne véritablement sa force au roman.

Autres éclaircies aussi du côté de la poésie naïve que griffonne la petite: « *J'ai mes poèmes pour montrer à n'importe qui que je croiserai sur ma route que j'existe, que je suis moi et personne d'autre, et que moi, elle écrit et elle est artistique.* »

Puis il y a la musique qu'elle écoute en boucle, quand Titi ne met pas son holà. Parmi ses chansons préférées: « *Louci ine de skâ ouitz dâââmun* ». Surtout, surtout, il y a l'amour. Car, oui, maintenant que son

corps est prêt à « *materner* », c'était prévisible, inévitable, elle se sent tout chose devant un garçon. Un certain Mané, rencontré près de la rivière.

Tant pis pour Titi, c'est bientôt lui qui deviendra le centre d'attention de la narratrice. Pas pour longtemps malheureusement. Mané a disparu. Se pourrait-il que... Crises de folie monumentales, autodestructrices. Le désir de fuite devient une obsession. On est loin du roman d'action. Ce sont les états d'âme de la narratrice qui dominent. C'est par le regard qu'elle pose sur elle-même et sur le monde, dans la façon qu'elle a de s'exprimer, qu'elle s'impose.

À vrai dire, l'intrigue est

plutôt mince. Et on en vient à tourner un peu en rond. L'auteur, derrière la narratrice dont la fuite est sans cesse retardée, n'est pas dupe, d'ailleurs. « *Je sais qu'il y a longtemps que je parle de mon départ sans partir et qu'on en a tous soupé, y compris moi.* »

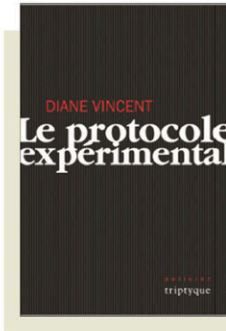
Alors, partira, partira pas? Et qu'est-il vraiment advenu de Mané, finalement? La fin reste ouverte. À suivre, peut-être. Quoi qu'il en soit, Stéphanie Boulay est résolument une auteure qu'on voudra suivre.

Collaboratrice
Le Devoir

À L'ABRI DES HOMMES ET DES CHOSES
Stéphanie Boulay
Québec Amérique, coll. « *La Shop* »
Montréal, 2016, 160 pages

Gaspard LE DEVOIR PALMARÈS		
Du 29 août au 4 septembre 2016		
RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉCÉDENT (N° DE SEMAINE(S))
▼ Romans québécois		
1	Les fautifs Denis Monette/Logiques	1/2
2	Sur les berges du Richelieu • Tome 1 La tentation... Jean-Pierre Charland/Hurtubise	5/2
3	La nature de la bête Louise Penny/Flammarion Québec	6/2
4	Les chevaliers d'Antaris • Tome 3 Manticores Anne Robillard/Wellan	2/3
5	La promesse des Gélinas • Tome 4 Laurent France Lorrain/Guy Saint-Jean	3/3
6	La femme qui fuit Anais Barbeau-Lavalette/Marchand de feuilles	4/20
7	Le passé simplifié • Tome 2 Micheline Duff/Québec Amérique	-/1
8	Vrai ou faux Chrystine Brouillet/Druide	7/13
9	Vi Kim Thúy/Libre Expression	9/22
10	De tendres aspirations Sylvie Gobeil/Les Éditions réunies	8/3
▼ Romans étrangers		
1	Les bottes suédoises Henning Mankell/Seuil	4/2
2	L'homme qui voyait à travers les visages Éric-Emmanuel Schmitt/Albin Michel	-/1
3	Station Eleven Emily St. John Mandel/Alto	8/2
4	La fille de Brooklyn Guillaume Musso/XO	1/24
5	Le temps est assassin Michel Bussi/Presses de la Cité	3/2
6	Cours, Alex Cross! James Patterson/Lattès	2/4
7	Menace sur Rio James Patterson Mark Sullivan/Archipel	6/3
8	Crossfire • Tome 5 Exalte-moi Sylvia Day/Flammarion Québec	5/9
9	L'horizon à l'envers Marc Levy/Robert Laffont	9/30
10	Péché de chair Colleen McCullough/Archipel	7/3
▼ Essais québécois		
1	Rendez à ces arbres ce qui appartient à ces... Boucar Diouf/La Presse	3/47
2	Le bazar amoureux Jean-Pierre Ronfard/Boréal	-/1
3	La face cachée du cours Éthique et culture... Collectif/Leméac	-/1
4	Une escroquerie légalisée Alain Deneault/Écosociété	4/5
5	Trouve-toi une vie. Chroniques et sautes... Fabien Cloutier/Lux	10/6
6	Rhapsodie québécoise. Itinéraire d'un enfant... Akos Verboczy/Boréal	1/2
7	Kuei, je te salue. Conversation sur le racisme Deni Yvan Béchard Natasha Kanapé Fontaine/Écosociété	8/18
8	Treize verbes pour vivre Marie Laberge/Québec Amérique	-/1
9	Le piège Énergie Est. Sortir de l'impasse des... Éric Pineault David Murray/Écosociété	-/1
10	Le guide des bars et pubs de Saguenay Mathieu Arseneault/Quartanier	2/17
▼ Essais étrangers		
1	La révolution de l'agriculture urbaine Jennifer Cockrill-King/Écosociété	4/2
2	La puissance de la joie Frédéric Lenoir/Fayard	2/33
3	Justice Michael J. Sandel/Albin Michel	-/1
4	Ivres paradis, bonheurs héroïques Boris Cyrulnik/Odile Jacob	1/7
5	Sapiens. Une brève histoire de l'humanité Yuval Noah Harari/Albin Michel	3/29
6	Demain, un nouveau monde en marche Cyril Dion/Actes Sud	-/1
7	Les derniers jours de Muhammad Hela Ouardi/Albin Michel	-/1
8	Les Trumperies. Le meilleur du pire de Donald... François Durpaire Kévin Picciau/Édito	5/71
9	Histoire du silence. De la Renaissance à nos... Alain Corbin/Albin Michel	-/1
10	La chute de la Nouvelle-France Bertrand Fonck Laurent Veysière/Septentrion	-/1

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 260 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard. © BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

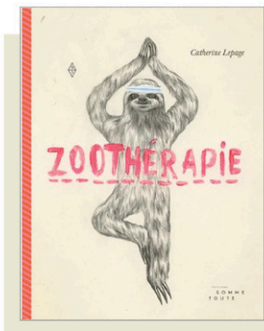


POLAR

Le protocole expérimental
Diane Vincent
Triptyque
Montréal, 2016, 186 pages

On avait eu la surprise de découvrir Diane Vincent l'an dernier — à travers *Peaux de soie* chez le même éditeur — avec son enquêteur Vincent Bastianello du SPVM, et surtout son personnage fétiche de Josette Marchand, massothérapeute de son état. Mais *Le protocole expérimental* nous amène bien loin du monde de la mode et de la haute couture puisque ce petit livre se déroule tout entier dans un lit d'hôpital. Celui de l'inspecteur Bastianello en fait, dont on essaie de reconstruire les genoux, brûlés alors qu'il tirait des flammes un trafiquant de drogue proxénète à ses heures. On en apprendra beaucoup sur les grands brûlés et sur les plus récents développements en greffe de tissu vivant... mais le lecteur sera surtout confronté à la souffrance et à l'impatience de Bastianello. Dont on découvrira toute la perspicacité lorsqu'il se lancera dans une enquête sur le chirurgien de renommée mondiale qui le traite. Le policier mettra au jour le financement de l'Institut qu'il dirige et le quasi-chantage dont il est victime. Comme ça, presque de la main gauche, sans bouger. Bon. Retenons surtout qu'il y a là des pages étonnantes sur la douleur — ce n'est pas du Henri Michaux (*Bras cassé*), mais quand même. Toutefois, il faut avouer que, malgré l'élégance de l'écriture de Diane Vincent, et peut-être à cause de la relative absence de Josette Marchand, le récit tourne un peu en rond.

Michel Bélair



ALBUM GRAPHIQUE

ZOOTHÉRAPIE
Catherine Lepage
Somme toute
Montréal, 2016, 104 pages

« *De nos jours tout va très vite. Le monde est toujours plus compétitif. Tout est basé sur la performance [...] Comment échapper au troupeau ?* » Dans le brouhaha de nos vies, dans cette étrange volonté et habitude de se comparer aux autres, de vouloir toujours plus sans trop savoir quoi, Catherine Lepage remet en question nos habitudes et nos envies dans un bestiaire étonnant. Conciliant humour, sagacité et finesse, l'auteure bouscule nos façons d'être et invite à aller au bout de soi tout en gardant l'équilibre. Sans jamais tomber dans le kitsch ou le ressourcement ésotérique, elle met le doigt sur le bobo, frappe directement là où il faut en mettant en question ce qui nous turlupine, désacralisant l'esprit de compétition et modérant la pression sociale. Toute la force de cet ouvrage réside dans cette complémentarité entre l'image évocatrice et les phrases d'une lucidité saisissante. Le page y va d'un trait épuré, mais percutant, en offrant des scènes insolites qui stimulent la réflexion. C'est ce qu'on peut appeler une véritable séance de zoothérapie.

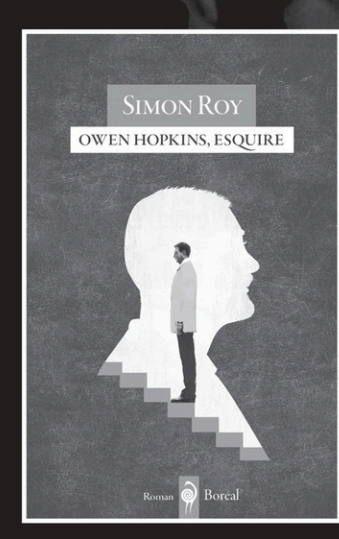
Marie Fradette



Simon Roy

OWEN HOPKINS, ESQUIRE

Roman



Simon Roy
OWEN HOPKINS, ESQUIRE

Du même auteur:

Ma vie rouge
Kubrick

Prix des libraires
du Québec 2015

« Nous assistons à la naissance d'un écrivain, à la découverte même de l'urgence d'écrire et du plaisir de raconter. »

Jérémy Laniel, *Voir*

248 pages • 22,95 \$

Boréal



LITTÉRATURE

ROMAN FRANÇAIS

Perdu dans le temps soviétique

Jamais Andreï Makine n'aura été aussi clair et puissant que dans la démesure de *L'archipel d'une autre vie*

GUYLAINE MASSOUTRE

Andreï Makine, élu académicien français en mars 2016, poursuit sa grande œuvre romanesque comme s'il s'agissait de son propre salut. Il en livre un puissant exercice dans *L'archipel d'une autre vie*. Titre étrange que celui-là. Archipel, selon l'étymologie, signifie « mer principale », puis « mer parsemée d'îles ». Toujours empreint de sa géographie natale, Andreï Makine en tire « une autre vie », un jadis et naguère perdu dans le temps soviétique, héroïque et affreux de la jeunesse d'un orphelin.

Cet avatar d'épisodes redoutables, de témoignages terribles sur la mentalité russe et de touches autobiographiques versant dans la tendresse concerne un narrateur de 27 ans, parti de Sibérie vers la mer d'Okhostosk en 1952, sur l'ordre d'y apprendre les rudiments de la géodésie.

Le caractère insolite de ce roman frappe dès le début, qui coïncide avec le départ du jeune homme et de ses instructeurs. Ils roulent en train pendant quatre jours vers l'Asie. On est en pleine guerre froide, les rumeurs sont des pièges. Les Américains y espionnent la flotte russe, tandis que les Russes y testent leurs missiles sous-marins. Or le but de cet Extrême-Orient russe ne sera jamais atteint.

Une rude instruction

Dans cette nature féroce, on traque un fugitif. A portée de marche, il y a la mer, où l'évadé



JOËL SAGET AGENCE FRANCE-PRESSE

Si vous avez aimé *Le revenant* d'Iñárritu ou *Les huit salopards* de Tarantino, vous trouverez d'égales sensations d'énergie sauvage dans ce nouveau roman d'Andreï Makine.

sera coïncé, pense-t-on, mais elle s'avère intouchable, car des îles masquent toujours l'horizon. Alors, on marche, en rond, de l'avant, dans la taïga et les obstacles. Pendant ce temps, on tisse des relations de domination, de révolte, de parole. Tour à tour, chacun raconte ses ambitions, ses amours ratées, ses désillusions, l'aigreur et la folie.

Tels les héros d'un film de guerre, les quatre hommes mûrs de la petite bande sont des soldats ou des officiers sans morale, exécutants malheureux, mouchards, arivistes, criminels, consentants ou malgré eux, et accessibles à des bribes de repentir, mais sans retour possible. Toute divergence entre eux y est traitée en trahison.

Absurde, l'expérience vécue est inimitable. Elle dégénère en pugilats, bagarres, rivalités pour une femme. Avec ces rustres, la vie est épreuve de survie, où chacun s'avère l'ennemi de l'autre, à mort. Chacun y traîne les fautes de son passé, y puisant sa hargne et son caractère.

Ruminations, traques militaires, insultes, privations valsent avec les rêves et l'amour que le jeune soldat, Pavel, doué d'une conscience philosophique et mystique, va réussir à trouver.

La découverte

Makine s'intéresse surtout à ce jeune homme, endurci par mimétisme, mais charismatique: « [...] nous ne le vivions pas en théorie, mais dans la chair de nos âmes, pleines d'insouciance et de chagrins, de soif amoureuse et d'espoirs blessés », comme si la marche, forcée par une autorité impitoyable, menaçante, mâle et ivre, ne pouvait que déboucher sur la paix détachée des îles Chantar.

Dans la mémoire de l'écrivain aujourd'hui, les personnages et les sensations flottent en archipel. Makine signe la plupart de ses romans à la première personne. Même avant de livrer des bribes de sa propre jeunesse orpheline, il n'a cessé de se relier aux hommes pris dans des destins inhumains, forcés, hostiles, lous solitaires ou meutes s'égarant dans le pire, mais y découvrant des éclats diamantaires d'humanité.

Si vous avez aimé *Le revenant* d'Iñárritu ou *Les huit salopards* de Tarantino, vous trouverez d'égales sensations d'énergie sauvage dans *L'archipel d'une autre vie*. Et plus encore, une communion dans la fuite et la traque qui devient une rédemption de l'amour contre tous les maux. Fort de son riche vocabulaire, jamais le romancier n'aura été aussi clair et puissant, dans les images de partage, de démesure, d'excitation et d'immensité aphrodisiaques qui accompagnent son scénario de film d'action.

Collaboratrice
Le Devoir

L'ARCHIPEL D'UNE AUTRE VIE

Andreï Makine
Seuil
Paris, 2016, 283 pages

POLAR

Archiver l'horreur ordinaire

Santiago Roncagliolo signe un récit rocambolesque et faussement feutré sur l'opération Condor

MICHEL BÉLAIR

Il faut le dire: certains éditeurs ont des politiques éditoriales plus audacieuses que d'autres... et la petite maison Métailié en fait certainement partie. Explorer de façon systématique, comme elle le fait, des grands pans de littérature étrangère est plus que louable, mais il faut surtout se réjouir du fait que, pour le lecteur, cela débouche souvent sur des rencontres inespérées.

C'est ainsi que l'on peut tomber, dans la même collection (Bibliothèque hispano-américaine) qui nous a valu il y a

quelques semaines à peine le lumineux récit d'Alicia Plante (*Les eaux troubles du Tigre*), sur une autre découverte importante: celle du Péruvien Santiago Roncagliolo. Par son ton, son humour improbable, ses personnages et sa structure, cette histoire impossible séduit en abordant la tristement célèbre opération Condor sous un angle pour le moins étrange...

La surface des choses... et son envers

Nous sommes à Lima, en 1978, au beau milieu de la Coupe du monde de football (disons de soccer pour ne mêler personne). Et le Pérou joue contre l'Ecosse. Même si le tournoi se déroule en Argentine, la ville se fait soudain silencieuse... jusqu'à ce qu'éclate la clameur populaire à la suite d'un but péruvien. Dans les ruelles des Barrios Altos, un coup de feu retentit au même moment.

Loin de là, dans le dédale des archives du Palais de justice, un petit fonctionnaire timoré, Félix Chatacana, peste contre un formulaire mal rempli qu'il vient de trouver sur son bureau. Tout au long de cette histoire rocambolesque, il cherchera à identifier le « coupable » et il mènera l'enquête avec ses faibles moyens jusqu'à ce que la vérité lui saute en plein visage.

Tout le récit tourne autour du personnage de Chatacana. C'est un être tout en convenances, poli, bien dressé, et son monde apparaît bien vite comme désespérément petit: son bureau au sous-sol, sa

chambre chez sa mère qui vit avec son chapelet à la main et son patron, un alcoolo débonnaire passionné de foot. Félix trône au milieu de ce désert d'habitudes bien réglées d'une insondable platitude.

Heureusement pour lui, Félix Chatacana est un grand naïf: il n'arrive à percevoir que la surface des choses et du monde qui l'entourent. Au beau milieu d'une dictature militaire, c'est plutôt pratique et cela fait de lui l'antihéros parfait.

Pourtant, le monde existe de plus en plus en dehors de ses piles d'archives. Dehors, il y a sa petite amie Cecilia qu'il vou-

drait embrasser (sans savoir comment faire) et il y a surtout son ami Joaquín qui est disparu. C'est en cherchant à le retrouver que Chatacana ouvrira peu à peu les yeux et qu'il vivra une aventure qu'il n'aurait jamais crue possi-

ble en mettant la main sur ce foutu formulaire mal rempli. Il en viendra même à saisir la véritable importance qu'a Cecilia pour lui, à découvrir ce qui est arrivé à Joaquín et à comprendre que les militaires qui quittent le pouvoir se préparent à tout contrôler à partir des lignes de touche.

Tout au long de ce récit rythmé à partir du calendrier des matchs opposant la sélection péruvienne à ses adversaires, on verra littéralement éclore Chatacana, qui se transformera sous nos yeux en vrai personnage de polar. N'empêche que le « personnage » principal de cette impossible histoire est l'écriture de Roncagliolo — bénissons encore une fois le traducteur qui nous en fait saisir toute la subtilité. Multiple, jouant sur tous les tableaux et adoptant tous les profils, elle génère un lot de tensions aussi improbables qu'insupportables qui légitime à lui seul la lecture de ce récit rocambolesque. Surprise garantie.

Collaborateur
Le Devoir

LA PEINE CAPITALE

Santiago Roncagliolo
Traduit de l'espagnol
par François Gaudry
Métailié/Noir
Paris, 2016, 380 pages



DANIEL MORDZINSKI

La plume de Santiago Roncagliolo est à découvrir.

AMÉLIE NOTHOMB

«L'art a une tendance naturelle à privilégier l'extraordinaire.»

Albin Michel

DUPRÉ

SUITE DE LA PAGE F 1

une fille / sa mère / quand elle refuse / une vie maintenue / à force d'acharnement ». Voilà peut-être le réel propos de ce recueil, sombre et lumineux à la fois, quand il interroge la responsabilité humaine quant à l'ultime fin: « jamais imaginé que ton œil / deviendrait galerie / d'horreurs // où se confondrait / le sort des filles / avec celui des bêtes. »

A partir de là, les textes se déploient autour des cruautés infernales de ce qui pourrait bien avaler le sens même de l'espoir. La poète se met en quête de trouver une réponse

à son besoin inaltérable de parole et de survivance. La question reste donc entière: si on s'arroge le droit de vie et de mort sur un animal, il n'y aura plus de réserve quant à celui de le transposer devant l'existence de tout être humain.

Cette ambiguïté nous est donnée tout entière dans cette scène sans fard: « Ça s'est infiltré peu à peu dans ton cerveau, il hurlait, ton chat, il ne cessait pas de hurler, et tu n'as plus voulu l'entendre. Tu n'en pouvais plus, comme cette mère qui n'en pouvait plus d'entendre pleurer son enfant. Il a suffi d'appuyer un oreiller sur la petite bouche, et puis plus rien. L'enfant se tait. » Cet infanticide recèle ainsi les images que le recueil va déployer, ouvrant des brèches sur tous les

fronts qui brisent les corps et les âmes.

De l'euthanasie au meurtre, du meurtre au suicide, la poète se fait « touriste de la mort », comme elle le dit, en une formule percutante. Elle convoque ainsi Huguette Gaulin, Sylvia Plath, Marina Tsvetaïeva, Claude Gauvreau, Virginia Woolf ou Hubert Aquin, et les autres, conduits à la mort, forcés de renoncer. Or la poète refuse cette solution et, sans tomber dans quelque résilience, oppose visions et paroles à ce qui se délite. « Car le poème / est plus fragile / qu'on ne le croit // il te défend pourtant / contre les signes / armés », avoue-t-elle, elle qui a « seulement / les mots à donner ».

Louise Dupré insiste donc

sur la puissance absolue de la parole, malgré son immense fragilité à résister à son éventuel avalement; elle nous dit, doucement, comme apeurée de perdre même cette si faible certitude: « Tu agrippes le silence osseux de l'aube, tu veux croire que ta main est encore capable de retenir un peu de clarté, juste assez de clarté pour sauver le dernier qu'il te reste. »

Demeure un recueil ombré et emporté par ce désir irréfutable de survivre.

Collaborateur
Le Devoir

LA MAIN HANTÉE

Louise Dupré
Le Noroît
Montréal, 2016, 125 pages

LIVRES

Un Chinois bien de chez nous

Daniel Canty déploie une conscience intime des lieux et des temps dans *Mappemonde*

LOUIS
HAMELIN

Lors d'un souper de famille cet été, les frères Hamelin sont vite tombés d'accord: *Homo sapiens* est une espèce invasive. Une envahissante vermine, si vous préférez. Une *success story* de la sélection naturelle, comme la carpe asiatique: nous bouffons tout, et rien ne nous résiste. L'ingénieur, là-dessus, était du même avis que le phytopathologiste et l'écrivain.

Cette discussion se déroulait dans la cour d'un bungalow de Laval. Une partie de mon enfance s'est déroulée de ce bord-là des choses. C'est une expérience commune à beaucoup de gens de ma génération, et même des suivantes: vous êtes petit, le monde est grand. Là-bas, au bout du boulevard, ou de la rue en cul-de-sac, il y a un champ, un bois. Quelques années plus tard, ces îlots ont expiré à leur tour. La trame de béton, d'asphalte, de briques, d'afiches publicitaires et d'arbres cernés de toutes parts s'étend maintenant jusqu'à l'horizon. De ma prime enfance à l'âge adulte, j'ai ainsi vu la ligne de front de l'étalement urbain reculer de Pont-Viau jusqu'à Saint-Colomban, sur les contreforts laurentiens.

Que devient alors le petit bois de l'enfance, à la fois espace du rêve et réduit de

liberté, tel celui dont les fourrés s'ouvraient, rappelle Daniel Canty dans *Mappemonde*, au fond de l'arrière-cour du doc Ferron, alias Léon de Portanqueue, dans le Longueuil des années 1960, «à proximité des forêts qui allaient céder leur place aux nouveaux lotissements»? Encore heureux s'il reste une friche à fréquenter. Nous triomphons partout comme ces troupeaux hypertrophiés condamnés à dévaster leur habitat.

Sur cette planète parasitée en long, en large et en profondeur par l'humain et ses bébêtes, il paraît désormais inconcevable que l'expédition Franklin ait pu, il y a à peine 170 ans, demeurer prisonnière des glaces de l'Arctique pendant deux longues années sans que personne, dans les clubs et les salons de thé de Londres, se doute de quoi que

***Homo sapiens* est une espèce invasive. Une envahissante vermine, si vous préférez.**

ce soit. Inconcevable que, trois petits siècles et demi avant GoogleMap — une bagatelle à l'échelle d'une histoire de 200 000 ans —, le sieur Cavalier de La Salle ait réellement cru que la Chine se trouvait là, un peu plus à l'ouest, à portée de canot d'écorce!

Sa seigneurie de l'île de Montréal fut, semble-t-il, baptisée «*La Chine*» par les paysans de ses terres, en signe de dérision. La Salle explora le cours

du Mississippi et prit possession d'un immense territoire qu'il nomma Louisiane en l'honneur du Roi-Soleil. Daniel Canty, de cette pérégrination, propose un bilan plus expéditif et cinglant. La Salle, souligne-t-il, «a tout de même débouché sur le delta du Mississippi et cartographié ses rives, avant de mourir dans une partie de la Louisiane qui deviendrait texane, le plus loin possible des petits comiques de la Nouvelle-France».

Aux frontières de la poésie

Canty est né à Lachine, descendant d'une autre variété invasive d'*Homo sapiens*, sevrée de patates et frappée du choléra. Débarqués ici à une époque où l'intégration des immigrants n'était pas perçue comme un problème, les Canty se sont apparemment fondus dans le décor d'une industrialisation affamée de main-d'œuvre, comme aussi dans le creuset de notre catholicisme de ti-pôvres, heureuse acquisition pour les

French pea soup, je trouve. Il serait le petit-cousin de Kevin, romancier de l'école du Montana et habitué de cette chronique, que je n'en serais qu'à moitié surpris...

«[...] quand je me souviens d'où je viens, je me saisis de la prérogative de Cavalier et de mes ancêtres Lachinois [sic], pour reconnaître que ce coin d'Amérique où je suis né me donne autant le droit que mes voisins états-uniens au



ISTOCK

Les images œuvrent à fixer la mémoire de Canty, comme celle de celui qui le lit. Ici, du goémon.

titre d'Américain, malgré toutes les méprises que cela peut entraîner.»

Mappemonde est un petit livre écrit aux frontières de la poésie, issu d'une conférence donnée par l'auteur à Chicoutimi. L'histoire et la géographie y sont moins des sciences universelles que les dimensions d'une conscience intime des lieux et des temps, sortes d'instruments de précision au service d'une ressaie de l'existence. Les images, en particulier, œuvrent à fixer la mémoire de Canty. «[...] nos mots, quelque usage qu'on en fasse, nous ramènent inmanquablement aux lieux d'origine des images. [...] ces dernières, comme nous-mêmes, sont nées quelque part, et leur mystère égale celui de nos naissances.»

«Les images qui me venaient en tête, en ces étés anciens, me semblaient inépuisables — je voyais, ou plutôt je ressentais cette mappemonde momentanée qui s'étendait à perte de

vue, loin au-delà des limites de la banlieue...»

C'est pourtant une odeur qui est remontée en moi à la lecture des premières phrases de cet essai bref, nostalgique et lumineux. Celle de l'asphalte mouillé par une soudaine averse d'été. Ou bien arrosé par ce véhicule municipal que nous appelions laveuse, un camion-citerne équipé de gicleurs dont les jets balayaient le caniveau pendant que nous galopions en trépidant à travers le fin nuage d'eau et de poussière soulevé dans le chaud sillage de l'apparition. Cette odeur-là.

Et plus tard, en Gaspésie, celle des paquets de goémon humides et grouillants de puces de mer, qui dessinaient en séchant, sur les galets jonchés de carcasses de crabes après la tempête, la ligne de la marée haute. Cette odeur qui, depuis, traîne tout un paysage avec elle, comme si le Cap-Noir et les côtes bleutées du Nouveau-Brunswick faisaient

partie d'elle, plutôt que l'inverse. «[...] j'étais mortellement curieux du lieu d'où je venais», écrit Daniel Canty.

On voit passer, dans son livre, silhouette rapidement esquissée, l'actuelle coqueluche des étudiants en littérature de l'UQAM, Valère Novarina, et quelques lectures bien senties, de Melville à Hubert Aquin. Mon exemplaire est dédicacé. Il me l'a tendu en disant: «*C'est un livre sur la banlieue.*» J'ai acquiescé. Espèce invasive ou pas, je suis un foutu *sapiens* et il y a des limites à renier l'humanité.

Pour Louis, de Laval. Pas très glamour, c'est vrai. Pas comme *Born in the USA*, ou même *Né à Québec*. Mais tant pis. Peut-être bien qu'il a raison, que «les mots savent sur nous des choses qu'on ignore».

MAPPEMONDE

Daniel Canty
Éditions du Noroît
Montréal, 2016, 69 pages

ESSAI

Dans la tête du sosie de Justin

Nicolas Lévesque s' imagine en PM dans une réflexion parfois confuse, mais souvent stimulante et habilement digressive

DOMINIC TARDIF

Pourquoi Nicolas Lévesque passe-t-il autant d'heures dans les dédales du site Web du Musée McCord, à scruter les œuvres du pionnier canadien de la gravure sur bois John Henry Walker (1831-1899)? Parce qu'il cherche, au creux de ces images décontextualisées, souvent créées pour des catalogues ou des étiquettes de bière, son propre reflet, ainsi que celui de ce Québec qu'il appelle de ses vœux. Vous avez peut-être lu *Les rêveries de la Plaza Saint-Hubert* (Nota bene, 2011)? Vous savez déjà que la pensée de l'essayiste foisonne dans les lieux — virtuels, symboliques ou réels — les plus improbables.

Pour l'éditeur, auteur et psychologue, le genre de l'essai demeure toujours, avec *Je sais trop bien ne pas exister*, le précieux espace où jouir de cette «liberté de s'égarer et de tituber» revendiquée dans *Le peuple et l'opium* (Nota bene, 2015). Dériver, c'est aussi créer les conditions nécessaires à ce que nos propres idées nous surprennent.

Qu'entrevoit-il donc exactement dans la figure oubliée de J.H. Henry? Que vient faire cet Irlandais d'origine au cœur des réflexions d'un souverainiste? «*JHW, c'est la part artistique de moi. Mais aussi la part anglaise*, répond-il. *Je suis fait de tant de mythologies, dont plusieurs sont anglo-saxonnes. Shakespeare a été tellement plus puissant, fracassant, en moi, que Molière. [...] Mon indépendance collective, je la vois aussi comme l'incarnation politique de l'intégration de cette identité anglaise en moi, en nous.*»

Névrose québécoise, névrose capitaliste

Bien assis dans le salon familial, Nicolas Lévesque regarde la série de la BBC *Merlin*, personnage incarnant à ses yeux «la présence dans le présent des passés», avant d'imaginer, quelques



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

L'éditeur, auteur et psychologue Nicolas Lévesque publie *Je sais trop bien ne pas exister*.

paragraphes plus tard, un enseignement de l'histoire qui procurerait aux jeunes Québécois de puissants vertiges. Voilà le genre de toniques bonds discursifs qui fortifient les «proses de combat» composant ce livre parfois confus, mais souvent stimulant, parce qu'extraordinairement digressif.

Sa troublante ressemblance avec Justin Trudeau, pas exactement son jumeau politique, lui servira, dans le même esprit, de tremplin afin de jouer à «*Si j'étais premier ministre...*». La fraîcheur de la pensée de Lévesque tient moins ici à son originalité qu'à l'hétérogénéité de ses détours et de ses sources, même si, en rêvant d'un État aménageant pour

tous ses citoyens un espace de temps improductif, dégagé des contraintes du travail, le chef imaginaire résiste à l'appel des poncifs qu'il relaie parfois.

Le pays du Québec permettrait peut-être de soigner la névrose québécoise, puis de soigner la névrose capitaliste, souhaite celui qui confie avoir «*toujours aimé parler de ce dont il ne faudrait pas parler*». Voilà un rêve réellement révolutionnaire qui n'occupera sans doute pas les prochains débats de la course à la chefferie du Parti québécois.

En évoquant cet Airbus A320 de la Germanwings écrasé dans les Alpes françaises, le 24 mars 2015, à la suite d'un acte volontaire du

copilote souffrant d'un *burn-out*, Nicolas Lévesque rappelle que «[l']humain est plus complexe et indomptable que ce que la société techno-cogito-capitaliste avait prévu». Il y a un tigre en chacun de nous, répète-t-il, un tigre monstrueux, engraisé par «l'injustice, l'inégalité, l'abus de pouvoir, le manque de filet socioaffectif». Le constat est aussi vieux que la conclusion, nécessaire: seules la culture et la solidarité sauront peut-être apaiser cet animal.

Collaborateur
Le Devoir

JE SAIS TROP BIEN NE PAS EXISTER
Nicolas Lévesque
Varia
Montréal, 2016, 169 pages

Eric-Emmanuel SCHMITT
Après *La nuit de feu*,
Eric-Emmanuel Schmitt poursuit son exploration des mystères spirituels dans un roman troublant, entre suspense et philosophie.

ERIC-EMMANUEL SCHMITT
de l'Académie Goncourt
L'homme qui voyait à travers les visages
roman
Albin Michel

Albin Michel

PHOTO AUTEUR © STÉPHANE DE BOURGIES

ESSAIS

ENQUÊTE

Vendre des identités nationales

Un ouvrage dévoile la fourberie du trafic mondial des passeports

MICHEL LAPIERRE

Il y a peu, nombre de réfugiés sont morts en Méditerranée en tentant d'atteindre l'Europe dans des embarcations de fortune. Atossa Araxia Abrahamian s'interroge, dans *Citoyennetés à vendre*, sur cette tragique défaite du cosmopolitisme. Elle creuse l'oracle que prononça Melville dans *Moby Dick*: «*Camarades de mer, le péché qui paie sa place peut voyager librement et sans passeport, tandis que la vertu pauvre se voit arrêtée, elle, à toutes les frontières.*»

En citant la phrase de 1851 encore lourde de sens, la journaliste, qui détient les citoyennetés de la Suisse de son enfance, du Canada où elle est née et de l'Iran où elle avait vécu ses parents d'ascendance russe et arménienne, soutient qu'«*il serait absurde de croire qu'une institution comme la citoyenneté nationale sortira intacte de la mondialisation.*»

Si des riches ont plusieurs passeports pour payer moins d'impôts, des intrigants vendent des passeports de pays pauvres à des États mieux nantis pour que ceux-ci régularisent la situation de leurs habitants apatrides.

Au terme d'une enquête très poussée, Atossa Araxia Abrahamian estime que des intermédiaires ont délivré, entre 2009 et 2011, aux travailleurs apatrides des assez prospères Émirats arabes unis, environ 20 000 passeports des Comores, archipel défavorisé de l'océan Indien, jusqu'à la fermeture de leur cabinet louche mais légal au sens strict. Malgré l'opposition en 2014 du Parlement européen, un autre cabinet louche en a délivré à Malte pour de riches étrangers soucieux d'allègements fiscaux.

Même si l'archipel méditerranéen de Malte fait partie de l'Union européenne, le principe de la souveraineté de l'État prive les instances supranationales de Bruxelles et de Strasbourg de recours contre la petite république en matière de naturalisation. Il reste, comme le souligne la collaboratrice du *New York Times*, que les autres pays peuvent imposer des sanctions à un État délinquant.

Voilà, ce qu'ont fait les États-Unis en 2013 contre les îles caribéennes Saint-Kitts-et-Nevis en visant les «*individus clandestins*» qui y prennent la citoyenneté pour échapper à des obligations. Contre le marché des passeports, la sévérité est de mise. L'entente secrète entre les Émirats arabes unis et les Comores reposait en réalité, révèle l'essayiste, sur le transfert des travailleurs apatrides dans l'archipel défavorisé «*de gré ou de force*»!

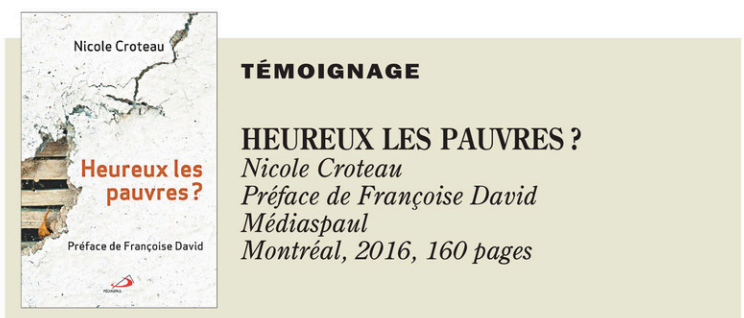
La citoyenneté achetée ou factice et, pour parler hypocritement, la citoyenneté mondiale sont toutes des masques de l'apatridie, selon la clairvoyante Atossa Araxia Abrahamian. Elles trahissent, en effet, le refus voulu ou imposé de l'engagement envers la société qui nous a vus naître ou que nous avons adoptée. Le vrai cosmopolitisme est plus un itinéraire qu'un état d'esprit. Il rayonne à partir d'une origine.

Collaborateur
Le Devoir

CITOYENNETÉS À VENDRE
ENQUÊTE SUR LE MARCHÉ MONDIAL DES PASSEPORTS
Atossa Araxia Abrahamian
Traduit de l'anglais
par Arianne Des Rochers
et Alex Gauthier
Lux
Montréal, 2016, 192 pages



NICOLAS ASFOURI AGENCE FRANCE-PRESSE
Faux passeports saisis par le Bureau d'immigration de Bangkok



Être pauvre dans une société riche, c'est non seulement vivre dans les privations et l'incertitude, mais aussi dans l'isolement et la culpabilité. La pauvreté, écrit Nicole Croteau qui l'a subie, «*est le creuset d'un épuisement chronique qui, tel un mal lancinant et incurable, nous laisse parfois au seuil d'une profonde détresse.*» Dans ce témoignage senti racontant l'expérience concrète de la survie physique et sociale à laquelle contrainait la pauvreté, Nicole Croteau, réduite à la misère dans la quarantaine après une maladie qui l'a obligée à abandonner son métier d'orthothérapeute, ne se penche pas sur les causes socioéconomiques de la pauvreté; elle expose le tourment existentiel engendré par cette épreuve. «*Chez les démunis*, explique-t-elle, *l'avenir n'invite pas à rêver, mais à s'abriter contre lui.*» Même s'il lui arrive de faire du surplace et du délayage, ce plaidoyer pour la dignité humaine ébranle bien des préjugés et émeut à juste titre.

Louis Cornellier



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Acceptée par une bonne partie de la population, la politique d'austérité du gouvernement Couillard est aussi vertement décriée.

Faut-il avoir peur de la dette ?

Elle est élevée, mais maîtrisée, et ne justifie pas les politiques d'austérité, tranche ATTAC Québec

LOUIS CORNELLIER

Je me fais baratiner par le discours sur la dette publique depuis mon enfance. J'avais dix ans — c'était en 1979 — et j'entendais déjà ce boniment politicien selon lequel il urgeait de faire des compressions dans les services publics pour éviter la faillite de l'État. Il m'arrivait d'avoir vraiment peur en pensant à l'éventualité de mon pays en banqueroute.

Grandir dans une telle atmosphère rogne les ailes, surtout l'aile gauche. On finit par se dire qu'il ne nous reste plus qu'à payer pour des abus du passé qu'on n'a jamais connus, mais qui doivent être bien réels puisqu'une écrasante dette en témoigne.

L'année de mes dix ans, Thatcher devenait première ministre en Grande-Bretagne. Un an plus tard, Reagan était élu président des États-Unis. Au Québec et au Canada, Lévesque et Trudeau, plus sociaux-démocrates, allaient bientôt laisser leur place aux Bourassa et Mulroney.

J'ai grandi à l'époque où le néolibéralisme s'installait tambour battant, avec sa rhétorique culpabilisante sur la dette publique, attribuée aux abus du peuple, à laquelle il convenait désormais de s'attaquer en imposant des années de vaches maigres sur le plan social. Nous n'avions pas le choix, répétait-on. Il fallait se soumettre à la dure réalité économique.

Un juste équilibre

Aujourd'hui, presque 40 ans plus tard, ce discours continue de battre son plein au Québec. C'est, dit-il, pour éviter notre faillite collective sous le poids de la dette publique que le gouvernement libéral de Philippe Couillard se livre à une déprimante politique d'austérité, avec l'assentiment d'une bonne partie de la population. Sommes-nous vraiment condamnés à ce chemin de croix budgétaire perpétuel sur lequel on nous raconte que ce qui nous blesse est ce qui nous sauve?

Les militants d'ATTAC Québec (Association pour la taxation des transactions financières et pour l'action citoyenne) pensent que non et expliquent sérieusement pourquoi dans *La dette du Québec: vérités et mensonges*. «*Nous ne prétendons pas nier l'importance et le sérieux de la dette du Québec*, affirme Chantal Santerre, titulaire d'une maîtrise en sciences comptables, mais

nous ne voulons pas non plus dramatiser à l'excès la situation.» Il ne s'agit pas, continue-t-elle, d'être contre l'équilibre budgétaire. Il s'agit cependant de comprendre les véritables causes du déséquilibre et, par conséquent, de trouver les meilleures façons de le corriger, sans pénaliser la population.

Il est vrai que le Québec est la plus endettée des provinces canadiennes, mais son taux d'endettement, à 53,1 % du PIB (2014), demeure sous la moyenne de celui des pays de l'OCDE et n'a rien à voir, par exemple, avec celui de la Grèce (120 % de son PIB). En 1997, le rapport dette/PIB était de 60 %. En 2014, il avait baissé à 54 % (la différence avec le taux utilisé pour la comparaison avec l'OCDE s'explique par des normes comptables distinctes). Le remboursement de la dette (avec intérêts) représentait 10,7 % des revenus du gouvernement en 2014-2015, en baisse par rapport aux 12,6 % de 2006. La dette est donc maîtrisée et, même si elle est élevée, ne constitue pas la menace que certains brandissent.

Elle ne justifie surtout pas, disent en chœur les militants d'ATTAC Québec, les compressions dans les services publics essentiels. La logique qui consiste à atteindre l'équilibre budgétaire en s'attaquant seulement aux dépenses de l'État est profondément idéologique. Depuis des années, en effet, les gouvernements du Canada et du Québec se privent volontairement de revenus: baisses d'impôts électoralistes, fiscalité complaisante envers les entreprises, lâcheté devant le problème de l'évasion fiscale, etc.

Le choix des revenus

L'efficacité économique et la justice imposeraient plutôt d'aller chercher des revenus, comme le suggèrent ici Claude Vaillancourt, écrivain et président d'ATTAC Québec, de même que les sociologues Audrey Laurin-Lamothe et Céline Hequet. Il serait possible d'ajouter des paliers d'imposition plus élevés pour les plus hauts revenus, d'imposer plus équitablement les gains en capitaux et les revenus des entreprises (qui bénéficient d'un traitement de faveur, ici, par rapport aux États-Unis), d'instaurer une taxe sur le carbone (efficace aussi dans une logique écologique) et d'exiger des redevances minières raisonnables.

Au lieu de cela, nos gouvernements font le choix néolibéral, qu'ils présentent comme une fatalité, d'affamer l'État. «*Chaque privation de revenu est suivie de nouvelles séries*

«*On ne peut pas être contre le déficit zéro. Le problème n'est pas là. C'est la manière d'y parvenir en amputant les programmes sociaux qui ne convient pas.*»

Chantal Santerre dans
La dette du Québec: vérités et mensonges

de compressions et de privatisations, écrit Vaillancourt. *Lorsqu'un certain équilibre budgétaire est enfin obtenu, de nouvelles baisses d'impôts permettent de continuer le processus.*» L'épouvantail de la dette, au fond, sert à mettre l'État au service des entreprises.

Dans *Le Journal de Montréal* du 17 août 2016, l'impayable

chroniqueur Michel Hébert, qui croit faire du grand art en s'adonnant au cynisme bête, se moquait de Claude Vaillancourt en disant qu'un prof de littérature n'a pas de crédibilité pour expliquer la dette. Ne peut-on pas penser, au contraire, que c'est quand les tenants et aboutissants de la dette publique ne sont accessibles qu'aux seuls experts inféodés à l'idéologie dominante et demeurent incompréhensibles pour des citoyens intelligents qui font l'effort de les déchiffrer qu'un déficit démocratique menace?

Les militants d'ATTAC Québec qui signent cet essai ne sont pas tous exempts de tout travers — il arrive à certains d'entre eux de flirter avec les clichés gauchistes et écologistes —, mais ils ont le mérite, eux, d'enrichir consciencieusement le débat public sur une question essentielle.

louisco@sympatico.ca

LA DETTE DU QUÉBEC: VÉRITÉS ET MENSONGES

ATTAC Québec, dirigé par Audrey Laurin-Lamothe, Chantal Santerre et Claude Vaillancourt
M éditeur
Saint-Joseph-du-Lac, 2016, 144 pages

